

L'épreuve de la *scrap*

Mathieu Arsenault

Volume 54, Number 2 (298), Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2013). L'épreuve de la *scrap*. *Liberté*, 54(2), 46–47.

DOCTORAK, GO !

L'ÉPREUVE DE LA SCRAP

Conseils faciles à suivre pour gagner un concours de poésie ou pour être publié rapidement.

MATHIEU ARSENAULT

J'AI EU L'IMMENSE HONNEUR dernièrement d'être lecteur pour un concours prestigieux de poésie. Cette expérience m'a donné l'occasion de lire beaucoup de *scrap*. Je veux dire, les gens font leur possible, ils sont pleins d'espoir, d'une sincérité souvent émouvante, mais on ne peut pas tous être Hector d'Émile-Marie de Vigny-Villon Péguy Lapointe. J'ai donc pleuré beaucoup et cherché consciencieusement les textes qui produisaient quelque chose en moi. Et puis je me suis rendu compte en parlant avec d'autres lecteurs occasionnels de concours et de maisons de poésie que l'exigence que je m'étais donnée n'était en rien singulière. Elle est plutôt l'ordinaire et le quotidien de tous les lecteurs qui passent leur vie à soutenir d'un regard impassible cette mer démontée qu'est la vraie poésie, cette poésie statistiquement plus imposante que celle qu'on publie, cette poésie qui n'écoute que son désir d'exister sans égards à sa propre conservation, à sa propre survie, à sa propre histoire. Ouvrir les vannes de cette poésie, publier tous ces manuscrits hugoliens, ces récits de vie en vers rimés, ces odes à la nature que tout le monde veut écrire mais qu'absolument personne ne veut lire, céder à la sensibilité populaire, à l'image banale que les poètes du dimanche ont de la poésie et abandonner ainsi le lien anémique qui existe encore entre le poète et son public potentiel serait assurément un désastre critique auquel résistent à peine une poignée de lecteurs de maisons d'édition. J'ai voulu leur rendre service en rédigeant ici ce qui est à la fois un hommage et une tentative pour leur faciliter la vie.

1. Premièrement, du strict point de vue poétique, personne ne s'intéresse a priori à votre vécu, à votre petite expérience de vie. Le vécu est un matériau comme un autre, mais c'est

un des plus difficiles à travailler, un des plus ingrats, et il n'est jamais une finalité en soi. Alors si la poésie est pour vous le dernier espoir de transmettre quelque chose de votre passage sur terre parce que tous les autres moyens ont péniblement échoué, il y a de fortes chances pour que la poésie n'arrive pas à racheter cette injustice. Cela vaut autant pour les retraités du désespoir qui tentent d'alarmer la population sur la jeunesse qui se délite irrémédiablement, que pour les nouveaux parents qui veulent chanter l'amour filial et les plaisirs discrets du bonheur familial. Vous voudriez communiquer l'essence de la vie en soi, mais les lecteurs se sentent exclus dès les premières lignes parce que vous ne leur tendez aucune perche. C'est *moi, moi, moi* et qu'est-ce que vous voulez que nous fassions avec ça? On ne voit que le spectacle de votre bonheur ou de votre malheur, c'est-à-dire un spectacle narcissique. C'est d'une telle tristesse de voir tous ces gens enfermés dans leur bonheur et leur sagesse, incapables de la communiquer. Rire de leur maladresse langagière est tout simplement inconvenant. Il y a des poèmes de rimes en «é», centrés, en Comic Sans dix-huit points, que le désastre intergénérationnel de la modernité occidentale dépouille de tout ridicule.

2. Ce qui irrite le plus un lecteur de maison de poésie ou un lecteur de concours, c'est de sentir l'inculture du poète.

Écrire en vers rimés, mettre des mots compliqués, imiter tout ce qui vient du dix-neuvième siècle et même du vingtième, c'est pratiquement s'assurer d'un refus dès la première ligne. Attention : il est toujours possible d'écrire en vers métriques et rimés, mais il faut pour cela faire sentir qu'on a *traversé* toutes les formes et les sensibilités de la poésie actuelle pour que cette forme-là résulte d'un *choix* et non de la pure bêtise qui fait croire qu'on peut être poète aujourd'hui sans s'inscrire d'aucune manière dans notre époque. Et ceci vaut aussi pour les néosurréalistes, les néopoètes nationaux, les néointimistes, les néolyriques, les néotout – plus subtils ceux-là, discrètement en marge de l'aujourd'hui. Mais sachez que, bien souvent, même si votre recueil est accepté, même si votre recueil est publié, et même si votre recueil gagne des prix, si vous n'êtes finalement que des néo quelque chose et rien de plus, vous n'aurez peut-être jamais été au final qu'un faire-valoir de l'institution poétique, un malheureux jeton de petit change pour le discours de «la tradition poétique bien vivante aujourd'hui», le souvenir de poètes d'un autre âge qui s'accrochent à tous les signes démontrant que leur moment n'est pas définitivement terminé, que leur sensibilité durera au-delà de leur propre époque... Vous ne serez peut-être jamais *que* la relève, c'est-à-dire la relève de quelque chose que vous n'aurez pas créé. Se plonger dans la bibliothèque poétique reste un prérequis pratiquement incontournable; peu y entrent et encore moins en émergent, et la plupart du temps, ils ne savent pas tracer la carte de leur parcours, ne peuvent pas raconter leur expérience. Les grands poètes de notre époque, on aime bien ce qu'ils écrivent, mais il y a cette chose qu'ils ne peuvent dire, qu'ils ont l'air de garder pour eux. Les salauds.

3. La poésie, personne ne sait ce que c'est. Les lecteurs de concours de poésie non plus ne savent pas ce qu'ils cherchent

lorsqu'ils farfouillent dans les manuscrits. Ils ont parfois l'air de savoir à quoi devrait ressembler la grande poésie, mais ils ne le savent pas, en réalité. Au contraire d'attendre quelque chose de précis, ils sont plutôt à l'écoute de ce qui ne s'attend plus, c'est-à-dire la petite part d'inconnu, le petit amalgame inédit de traditions qui ne se retrouve nulle part dans l'histoire de la poésie et dont seule notre époque est capable. Les grands lecteurs de poésie ne savent pas ce qu'est la poésie, ils savent plutôt ce qu'elle n'est plus. Ils connaissent sur le bout des doigts le répertoire des formes et des sensibilités passées, c'est ce qui leur permet de voir que votre poème s'ancre peut-être malheureusement dans une autre époque. Et c'est sur ce point qu'on peut mesurer la rigueur et l'exigence des grands lecteurs : si tout le monde s'accorde pour dire que du Baudelaire ou du Rimbaud, ça n'appartient pas à notre époque, on en perd quelques-uns lorsqu'un recueil arrive à s'inscrire correctement dans le postsurréalisme québécois des années soixante, et on en perd encore d'autres devant les professionnels de la poésie prosaïque des années quatre-vingt. Seuls les plus exigeants ont ce raffinement rare qui leur fait lever le nez sur l'intimisme ou la poésie du dépouillement métaphysique des années quatre-vingt-dix. Qui, mais qui, aura cette coquetterie suicidaire d'attendre les poètes qui auront traversé l'ironie et le *trash* des années deux mille ?

4. Les lecteurs de poésie, contrairement à ce qu'on imagine parfois, n'ont rien à faire de célébrer la poésie et son histoire. Ils savent que le pompeux, le solennel, l'obséquiosité à l'égard des anciens est ce qui détruit la poésie et ils font de leur mieux pour s'accommoder de ces insupportables fonctionnaires qui leur tournent autour. Les lecteurs

5. Les lecteurs de maisons de poésie, comme les lecteurs de concours, ne sont pas des illuminés. Ils désespèrent le plus souvent de la poésie actuelle, et le fait qu'ils préfèrent la poésie à toute autre forme d'écriture ne veut pas dire qu'ils sont à ce point déconnectés de la réalité pour considérer que n'importe quel poème vaut quelque chose dès le départ. Ils les décèlent rapidement, les arrivistes du poème, qui savent comment écrire un recueil convenable, mais qui n'ont rien à dire. Un poème qui reconduit la poésie à l'image qu'on peut se faire d'elle, aussi raffinée soit-elle, ne saisit rien du réel. Les lecteurs veulent plus que tout retrouver la sensibilité de leur époque dans les textes actuels, ce qui ne veut absolument pas dire qu'il faille parler de ses journées à glander sur Facebook et de la grève étudiante, c'est-à-dire des contenus de notre temps, mais trouver ce dont notre époque est capable en poésie. Qu'est-ce que tu me fais quand tu me parles de la beauté de la nature ? Tu ne sens pas que la nature a disparu, que sa beauté est un leurre touristique ? L'orme majestueux qui trône dans ton jardin, tu n'as pas peur qu'il soit le dernier ? Qu'est-ce que ça veut dire, posséder le dernier arbre et le savoir condamné ? Tu veux me chanter l'amour ? Mais la dépendance affective ? L'ironie amoureuse ? Le fait de vouloir y croire mais de sentir tout de même que le bonheur tranquille se construit toujours contre quelque chose, au prix d'un ordre discrètement injuste ? Ou encore, un poème sur le silence ? Tu cherches le silence dans les interstices ? Mais quels interstices ? Qui a du temps aujourd'hui pour les interstices ? Qui peut s'offrir du silence ? Qui pourrait encore s'offrir du silence quand partout la subjectivité s'amenuise, disparaît ? As-tu honte parfois ? Honte d'aimer quelque chose ? Quand tu te perds en toi-même, qu'est-ce qui se passe ? Où

Un poème qui reconduit la poésie à l'image qu'on peut se faire d'elle ne saisit rien du réel.

de poésie ne sont pas des archivistes de la poésie. Ils savent que la poésie de Villon, Mallarmé, Char, Giguère, Miron était écrite dans un contexte historique qui donnait tout son sens à leur œuvre, ils savent qu'ils n'ont pas été de grands poètes parce qu'ils maîtrisaient la langue et la forme poétique, mais plutôt parce que leur poésie était ce dont leur époque avait le plus besoin et qu'ils ont dû inventer ce petit quelque chose dont seule cette époque était capable. Et puis il ne faut pas penser que les rares lecteurs à l'affût qui découvraient ces poètes étaient du genre : « C'est très bien, fort joli, hahaha. » Ils étaient plutôt : « MA-LA-DE ! TROP HOT ! Hi five hostie ! Fuck toute ! » dans la manière toute singulière de leur temps, mais incroyablement plus intense que ce que la distance historique et l'apparente retenue de l'écriture déliée de son contexte ne peuvent nous le laisser croire. Alors aujourd'hui, on peut toujours admirer ces poètes, les étudier, s'en nourrir, mais assurément on n'a plus besoin d'eux. Arrêtez votre Char.

te ramasses-tu ? La banalité de mourir ? La splendeur d'une chose inavouable ? Bon, je ne vais pas te dire quoi faire, moi. Je suis lecteur, pas poète. Mais pourquoi il y a si peu de lecteurs de poésie ? Que veut dire « être le dernier lecteur de poésie » ? etc. Qu'est-ce qu'etc., et pourquoi j'ai tout le temps le goût de toute tuer ?

6. Et pour les paranoïaques qui ont récemment envoyé des manuscrits ou participé à des concours de poésie et qui se demandent si ce texte parle de leur propre contribution, rassurez-vous. Il y a aussi de ces manuscrits qui ont presque ce qu'il faut, mais pas tout à fait. Il faut avoir plus confiance en vous que ça ! Voyons, voyons. **L**

Mathieu Arsenault est auteur et critique. Il anime le blog *Doctorak, Go!* depuis novembre 2008. Son roman *Vu d'ici*, paru aux Éditions Triptyque en 2008, a été adapté pour le théâtre par Christian Lapointe en 2012.